

Andrée

Sylvie Drapeau

Number 175 (2), 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/94108ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Drapeau, S. (2020). Andrée. *Jeu*, (175), 91–93.

Andrée

Sylvie Drapeau

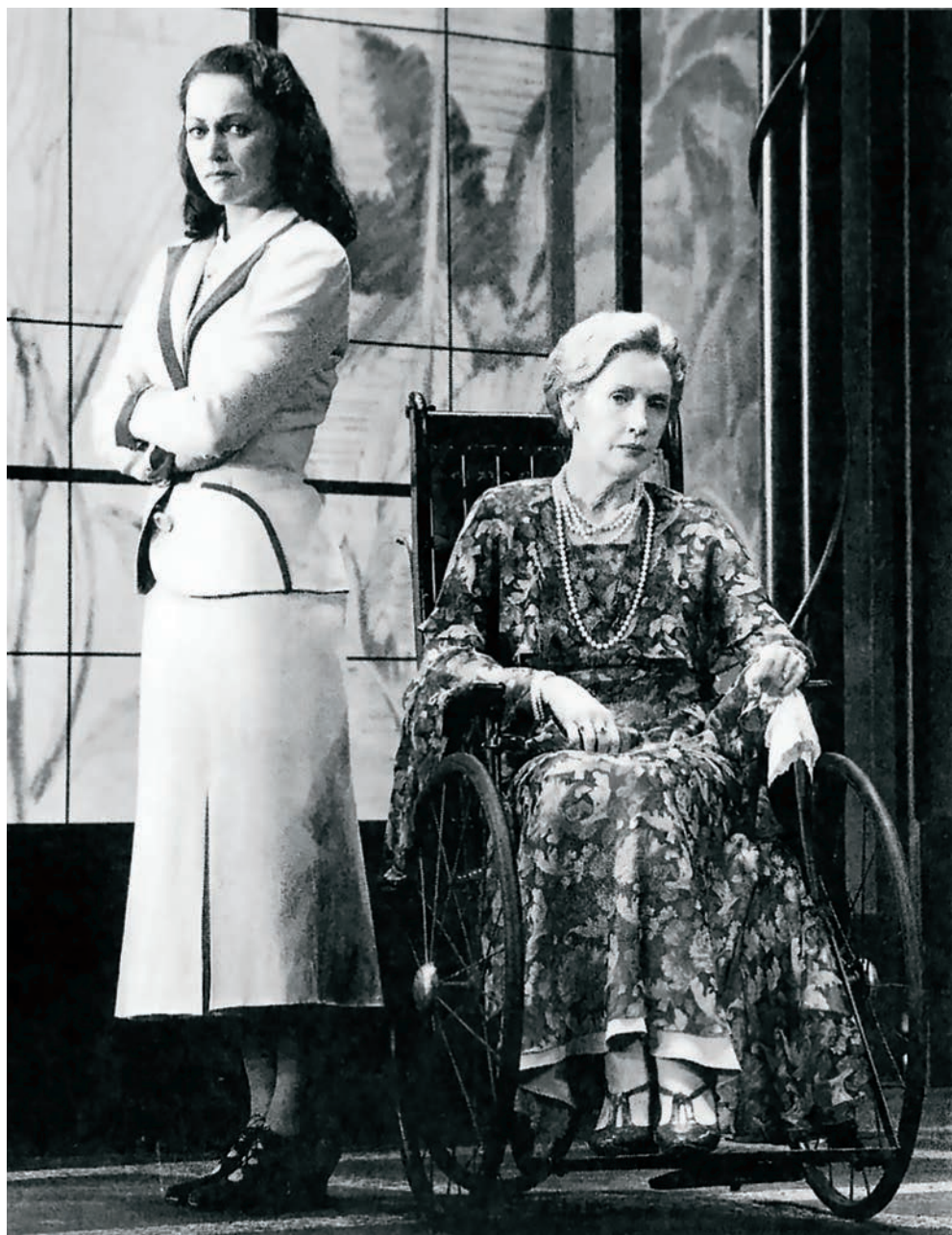
Elle était l'une des grandes comédiennes que le Québec ait connues, mais, en quittant la scène définitivement le 21 novembre 2019, à l'âge de 88 ans, Andrée Lachapelle laissait surtout un immense vide dans le cœur de celles et ceux qui l'ont côtoyée. Une actrice qui fut sa complice en témoigne.

Je me sens toute orpheline de toi et me voilà avec ce mandat intimidant. Comment parler de toi sans toi? Allais-je écrire « elle » pour parler de toi? Allais-je écrire: Andrée Lachapelle était une actrice québécoise aimée? Tant aimée. Comme un devoir d'université de la mémoire, un devoir de compte-rendu au public qui te chérissait, à la communauté théâtrale tout au moins, ou pire encore: au Québec entier? Car parler de toi, ça pourrait aussi vouloir dire relater un grand pan de l'histoire du théâtre d'ici. N'ayant pas cette compétence, je crois qu'il est plus sage de continuer à faire ce que je fais depuis bientôt dix ans: parler aux morts à travers l'écriture. Parler avec toi, comme si tu étais toujours là.

Me voici donc, chère maman de théâtre, cher ange, chère Andrée Lachapelle, précieuse entre les précieuses, trésor de nos vies! Depuis les funérailles, j'ai la photo d'un de tes éclats



Les Troyennes de Jean-Paul Sartre, d'après Euripide, mises en scène par Gilles Marsolais (Nouvelle Compagnie théâtrale, 1971). Sur la photo: Denise Pelletier et Andrée Lachapelle. ©André Le Coz, photo tirée du *Dictionnaire des artistes du théâtre québécois*, Cahiers de théâtre *Jeu*, sous la direction de Michel Vaïs (Éditions Québec Amérique, 2008).



Soudain l'été dernier de Tennessee Williams (traduction : René Gingras), mis en scène par René Richard Cyr (Compagnie Jean Duceppe), présenté au Théâtre Jean Duceppe en février et en mars 1995. Sur la photo : Sylvie Drapeau et Andrée Lachapelle. © André Panneton, photo tirée de *Jeu 75* (1995.2), p. 187.

de rire sur mon frigo. Photo judicieusement choisie par tes enfants, tes vrais enfants, que tu aimais profondément et qui te le rendaient bien. Je reviendrai toujours à cet amusement élégant. Quelle comédie, tu sembles dire! Quelle délicieuse comédie!

Nous ne sommes pas de la même génération — lorsque je suis arrivée dans le métier, tu étais à peu près à l'âge que j'ai maintenant —, mais nous avons en commun une grande pratique de la scène québécoise.

Le moins que l'on puisse dire, c'est que tu n'étais pas trop portée sur la complaisance, ni sur l'apitoiement. Et Dieu sait qu'elle n'avait pas toujours été tendre avec toi, la vie. Il m'est même arrivé de te trouver dure. Oui! Toi, si affable et enjouée, tu savais aussi être ferme et autoritaire. Ainsi, un jour, tu m'avais appelée pour me dire que ça suffisait, qu'il fallait que je renonce à la version filmée d'*Albertine, en cinq temps*, puisque je m'étais retirée de la tournée. C'était toujours à toi et à ton courage, à toi et à ta fermeté, à toi et au respect que tu imposais, qu'on donnait le mandat de parler aux esprits récalcitrants. Bien sûr, vous aviez raison: je devais lâcher le morceau. Même si ça aurait été pour moi l'occasion de faire de l'argent, enfin! avec le métier du théâtre... Entre nous, si j'avais su que ça déboucherait sur un tournage, j'aurais *toffé* la tournée, même si le personnage d'Albertine m'usait la rage au point de m'étouffer. J'aurais patienté. Mais tu avais parfaitement raison: c'était trop tard pour revenir en arrière. Le rôle ne m'appartenait plus! Tu as eu souvent à remplir ce genre de mandat. Car tu savais être ferme et tu savais comment faire entendre raison. Nous t'aimions tous, sans exception, tu pouvais nous parler à tous. Tu pouvais tout nous dire. Tu disais: «Ça suffit!» Et c'était fini.

POURQUOI ON T'AIMAIT TANT?

Un jour, je t'avais posé la question: «Comment tu fais pour être comme ça, si belle, si bonne, si agréable à vivre?» Et tu m'avais répondu avec beaucoup de clarté: «J'ai été aimée.» Aussi



Sylvie Drapeau et Andrée Lachapelle dans une loge du Théâtre du Rideau vert, à l'automne 2013.

simple que ça! Comme la toute première chose que tu m'aies dite à vie, en entrant dans la loge de *La Tempête* de Shakespeare, alors que je venais de jouer Miranda: «Toi, t'es belle de partout!» Voilà: le ton était lancé, les jeunes actrices ne te faisaient pas peur, tu savais les accueillir, leur faire une place, tu savais qui tu étais.

Ainsi, derrière compliments ou réprimandes, il y avait ce remarquable amour.

C'est toi, pourtant, qui avais cette beauté qui faisait les jambes molles aux hommes. Je ne crois pas que tu aies été la rivale de qui que ce soit. Ni dans ta magnificence ni dans ton talent. Il fallait reconnaître ta puissance, comme dans *Albertine...* justement, lorsque ta voix se faisait plus grave et que la douleur suintait dans ce cri du malheur que tu poussais, tout juste après avoir fait rire le public, telle la virtuose que tu étais. L'âge te permit des rôles à la mesure de ton talent.

Tu n'avais honte de rien, tu disais des choses fabuleuses comme: «Le par cœur, c'est le plus dur!» Tu avais cette franchise qui me permettait d'accepter cette réalité que je

partageais avec toi: mémoriser les textes était la chose la plus difficile pour nous. Nous partagions aussi l'amour de ces mots, de leur pouvoir incandescent.

Tu clamais parfois: «Je suis fatiguée!» Suivi d'un ravissant éclat de rire! Je ne savais pas encore, lorsque nous nous sommes connues, l'empreinte que laissait, sur nos corps et dans tout notre être, l'art de l'interprétation. Car nous ne faisons pas ce métier en dilettantes, n'est-ce pas, chère Andrée? La durée de vie des spectacles, ici, correspond à la période de rodage sous d'autres cieux; disparaître de la circulation, le temps qu'on nous désire à nouveau, est une fiction qu'on cultive, je ne sais pas pourquoi. Pour nourrir la famille, nous devons travailler toute l'année, comme tout le monde! Quand on ne nous voit plus, c'est qu'on s'enfonce dans notre marge de crédit. Il faut donc remettre ça et terminer un spectacle, toujours, juste au moment où ça devient moins éprouvant, en faire un autre et puis un autre, de quatre semaines en quatre semaines, jusqu'à l'épuisement. Je sais que ça te convient que j'écrive cela ici.

Que reste-t-il de toi? L'intangible essence de ce que tu nous as communiqué: le respect des technicien·nes, des habilleuses, des gens de l'ombre. L'humilité de savoir l'éphémère, que ce n'était pas «la grande actrice» ou «la grande dame» LA chose à retenir. On te disait: «Tu es belle!» Tu répondais: «Merci!» On te disait: «Tu es bonne!» Tu répondais: «Merci.» Jamais d'excuse. Et même si, au salon funéraire, devant les photos qui défilaient, ta «feuille de route» impressionnait, ce sont tes exploits d'humanité qui étaient sur toutes les lèvres. Entends-moi bien: pas que tous ces accomplissements n'aient été remarquables, pas que ton admirable beauté et cette grâce qui flottait tout autour de toi n'aient marqué l'esprit des Québécois·es. Pour nous qui te côtoyions, tout cela est disparu en fumée, ne reste que ton amour, ton amitié, à jamais en nos cœurs. Quelle richesse! Quelle chance nous avons eue! Andrée Lachapelle était parmi nous! •

Dès mon arrivée dans le métier d'actrice, j'ai été adoptée par Andrée Lachapelle et par le théâtre. Depuis 34 ans, j'ai joué les mots de Shakespeare, de Sophocle, de Gorki, de Molière, de Beckett, de Cocteau, des Tremblay (Jennifer, Michel, Larry) et de beaucoup d'autres! Avec Andrée, j'ai partagé la scène dans *Soudain l'été dernier* (Duceppe, 1995), dans *Albertine, en cinq temps* (Espace GO, 1995) et dans le dernier spectacle auquel elle a participé: *Les Innocentes* de Lillian Hellman (Rideau Vert, 2014). Comme elle, j'ai joué Lioubov dans *La Cerisaie* (Rideau Vert, 2013) et Mirandolina dans *La Locandiera* (TNM, 1993). C'est d'ailleurs avec beaucoup de joie et une immense reconnaissance qu'au premier essayage de ce délicieux Goldoni, j'ai découvert le nom d'Andrée dans le corset usagé qui m'était destiné. On pouvait lire sur le tissu usé: Andrée Lachapelle, *La Cerisaie*. Cette étiquette, désormais collée à mon cœur, s'est avérée un double heureux présage, d'abord parce que *La Locandiera*, mise en scène par Martine Beaulne, a littéralement cassé la baraque, et ensuite parce que, des années plus tard, je jouerais aussi dans *La Cerisaie* sous la direction du metteur en scène russe Alexandre Marine. De même que beaucoup d'actrices, j'aurai trouvé en elle une marraine fée, qui, comme la photo des loges en témoigne, était aussi une fidèle spectatrice, bienveillante, protectrice et profondément aimante. Je sortais alors du rôle de Lioubov, comme elle, 25 années plus tôt.